



**HAL**  
open science

# L’Eglise catholique, le gender et la femme : la tentation du même

Tanguy Marie Pouliquen

► **To cite this version:**

Tanguy Marie Pouliquen. L’Eglise catholique, le gender et la femme : la tentation du même. Le Cerf. La femme au coeur de l’Eglise, 2022. <hal-04112894>

**HAL Id: hal-04112894**

**<https://hal.science/hal-04112894v1>**

Submitted on 1 Jun 2023

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

## « L'Eglise catholique, le *gender* et la femme : la tentation du même »

Journée d'études de la faculté de théologie, *La femme au cœur de l'Eglise*,  
Institut Catholique de Toulouse, 20-21 janvier 2022

Présentation auteur : Tanguy Marie Pouliquen, prêtre de la Communauté des Béatitudes, est Professeur d'éthique à l'Institut Catholique de Toulouse (ICT) où il est Enseignant chercheur (CERES/TR3), Directeur des études, vice-président de la chaire d'éthique sociale Jean Rodhain. Il est également Chroniqueur à la radio. Axes de recherche : la formation de la conscience morale, le personnalisme intégral, la croissance des personnes ou personnification, le transhumanisme et l'hyperconnexion. Derniers ouvrages : *Hyperconnecté et libre*, EdB, 2020, 320 ; *Prendre la bonne décision*, EdB, 2020, 120 ; en collaboration *L'Avenir. Critique, résistance, utopie*, Peter Lang, 2022, 290. Site de l'auteur : <https://tmchine5.wixsite.com/website>. Email : [tanguy.marie1@gmail.com](mailto:tanguy.marie1@gmail.com)

Les manifestations de 2013 contre « le mariage pour tous », les témoignages massifs récents de femmes harcelées sur le compte Twitter #metoo relayés par #balancetonporc lancé par la journaliste Sandra Muller, les « outrances du féminisme guerrier » dénoncées par Elisabeth Badinter<sup>1</sup>, elle-même classée comme féministe, les revendications sur l'écriture inclusive, mais aussi l'affirmation que le style de gouvernance des femmes serait « plus » empathique selon le Pape François<sup>2</sup>, sont autant de faits, d'affirmations ou de questions sociales sur la condition du « deuxième sexe » qui n'engagent pas à rester placide. Le « trouble » est dans le genre féminin. La députée LFI Danièle Obono à la fin des discussions sur la loi bioéthique de 2021 affirmait : « On peut être homme et femme, on peut être sur le spectre très fluide des identités du genre, et ça c'est la réalité et par rapport à cette réalité, on doit de toute les façons pouvoir enfanter. » Le « féminisme de 2020 ne fait pas consensus<sup>3</sup> », il fractionne entre eux les féministes : il témoigne d'un malaise identitaire. Les revendications qu'il porte interroge en profondeur la relation entre l'homme et la femme dans la société. Les insatisfactions relationnelles obligent à réinvestir particulièrement la question de l'identité de la femme et de son rôle social aujourd'hui.

L'Eglise n'est pas exempte d'une telle réflexion qu'elle stimule par ailleurs en critiquant tant les excès machistes d'un certain cléricisme que les volontés de pouvoir d'un laïcisme féministe. Critique, non pas pour promouvoir l'homme contre la femme ou l'inverse, mais bien pour réenchanter l'amour entre eux afin... de ressembler à Dieu. Comment, si ce n'est en réinvestissant les qualités masculines et féminines spécifiques au service d'un humanisme intégral vraiment intégré qui les relie. Nous pouvons reprendre positivement les termes d'Anne Marie Pelletier, en soulignant que « la reconnaissance mutuelle de l'homme et de la femme est une relation à cultiver et à éduquer. Disons en disciple du Christ, que c'est une réalité à évangéliser, à exposer à la puissance de recreation qui va avec la grâce baptismale<sup>4</sup> ». A « cultiver et à éduquer » certes, mais sans jamais séparer leur vocation à œuvrer ensemble. En anthropologie théologie catholique, la personne est unique non dans un sens individualiste mais si elle trouve sa place avec les autres dans le respect de l'altérité de chacun, finalement si elle est reliée en amont (à Dieu) comme en aval (en tant qu'homme

---

<sup>1</sup> Elisabeth BADINTER, « Les outrances du néo-féminisme guerrier », *Journal du dimanche*, 6 septembre 2020, p. 32.

<sup>2</sup> PAPE FRANÇOIS, « La force des femmes », *Un temps pour changer*, Paris, Flammarion, 2020, p. 96-104.

<sup>3</sup> Marianne MEUNIER, « Ciel ma fille est féministe », *La Croix Hebdo*, 12-13 septembre 2020, p. 24.

<sup>4</sup> Anne Marie PELLETIER, « La reconnaissance mutuelle, une relation à cultiver et à éduquer », *Point d'Ho*, journal paroissial de Saint Honoré d'Eylau, janvier 2018.

Disponible sur : <https://www.annemariepelletier.com/la-reconnaissance-mutuelle.html>

« et » femme). Le « nous » donne son sens au « tu » et au « je ». La complémentarité relationnelle marque de son sceau l'altérité du féminin.

Nous voulons interroger dans notre conférence l'intégration de la relation entre l'homme et la femme sous l'angle de la position critique de l'Eglise catholique à l'encontre du *gender*, théorie qui mène en zone « trouble » leur unité, au risque de la désintégrer. Cette perspective nous permettra d'entrevoir des antidotes afin de ne pas dissocier, mais plutôt d'unifier les altérités : reconnaître les différences pour les unir en forme de promesses relationnelles fécondes. Nous procéderons par indices convergents, puisqu'il n'existe pas à proprement parler de position magistérielle catholique sur le genre, mais seulement des textes écrits par des Institutions de renom qui engagent implicitement la position de l'Eglise catholique. Nous considérerons, successivement et par ordre chronologique, la position de la délégation du Saint Siège à la Conférence onusienne sur la femme à Pékin en 1995, trois textes sur le « genre » dans le *Lexique des termes ambigus et controversés sur la famille* du Conseil Pontifical pour la famille (2005), la position de l'Académie Catholique de France sur la question du genre (2014) et le texte, finalement le plus officiel sur le sujet du Vatican par l'entremise de la Congrégation pour l'éducation catholique (2019).

### **1. La Conférence onusienne de Pékin, point de départ de la diffusion du « trouble dans le genre » : détruire les inégalités, oui, mais dénoncer la logique du même**

La Conférence de l'ONU de Pékin (4-15 septembre 1995), sur le thème de la femme, définit le « genre » comme son concept axial après celui de « la santé reproductive » adopté à la conférence du Caire l'année précédente. Elle marque le point de départ des réflexions sociétales tendues entre féministes libéraux et défenseurs de la nature humaine sur le concept du genre, tensions visibles à la conférence préparatoire de New York un an plus tôt. Cette crise conceptuelle est l'occasion aussi d'une prise de position claire de l'Eglise catholique. Certes le premier souci de la conférence onusienne en Chine est de lutter contre les discriminations que subissent les femmes et particulièrement les jeunes filles, lutte bien définie dans la chapitre IV du Programme d'action de la conférence. Un chiffre suffit à soulever l'enjeu social de la réflexion : à l'époque 70% des 1,3 milliard personnes vivants dans la grande pauvreté sont des femmes dont deux tiers restent analphabètes. Les leviers pratiques évoqués par la Conférence dite de Beijing pour résorber les inégalités sont nombreux : l'accès au crédit, à l'éducation et aux moyens de communication, le droit d'hériter, la sécurité économique et sociale du travail non rémunéré des femmes, l'élimination des violences, l'égalité gestion des ressources naturelles, l'accès au marché du travail, le droit à la propriété, l'égalité salariale... Depuis les années 90, un beau chemin a été fait pour diminuer les inégalités, comme le relate l'évaluation des objectifs du millénaire de l'ONU 2000-2015. A nous d'accompagner, d'autant plus en période pandémique et comme y invite le pape François, ceux de 2015-2030, très exigeants.

Cette lutte contre les inégalités entre sexes est soutenue par le Saint Siège. Jean Paul II déplorait peu avant la conférence « le constat que dans le monde actuel le simple fait d'être une femme plutôt qu'un homme peut réduire les probabilités de naître ou de survivre<sup>5</sup> ». Il invitait les hommes à « participer au grand processus de libération de la femme<sup>6</sup> » en favorisant particulièrement la « promotion des jeunes filles<sup>7</sup> ».

---

<sup>5</sup> JEAN PAUL II, *L'Observatore Romano*, éd. française, 36, 5 septembre 1995.

<sup>6</sup> JEAN PAUL II, *Lettre aux femmes*, 29 juin 1995, 6.

<sup>7</sup> JEAN PAUL II, *L'Observatore Romano*, 5 septembre 1995.

Le problème de fond soulevé par le concept axial du « genre », à la sémantique volontairement ambiguë, est que l'évolution défendue des rôles sociaux se délie de l'identité des personnes. D'une certaine manière, dans une perspective contractuelle et individualiste de type anglo-saxonne, la culture se déploie sans la nature, la fonction sans la différence, le rôle sans l'identité... Par conséquent, le concept de dignité personnelle de la femme a été relégué bien derrière celui de l'égalité soulevant le primat de la prise de pouvoir de la femme sur son devenir, l'empowerpoint<sup>8</sup>. *Women's empowerment* ne signifie pas seulement « émancipation » mais bien accès au pouvoir, ce qui n'est pas sans poser beaucoup de questions.

Sous l'horizon de l'*empowerment* féminin, la relation homme femme y est vue d'emblée de manière dialectique, dans un rapport de force, plus encore de rivalité, si ce n'est d'opposition pour certaines militantes féministes, perspective que ne ratifie pas, sur le fond, l'Église catholique. L'exhortation apostolique sur les fidèles laïcs *Christifideles laici*<sup>9</sup> invitait au contraire à reconnaître

l'identité propre de la femme dans la dimension de diversité et de complémentarité réciproque avec l'homme, et cela non seulement pour ce qui concerne les rôles à jouer et les fonctions à assurer, mais aussi et plus profondément pour ce qui concerne la structure de la personne et sa signification (50).

*Christifideles laici* refuse de penser le rôle social sans le relier à la différence des sexes parce que les deux sont éminemment liés, comme l'affirmera plus tard Jean Paul II dans sa *Lettre aux femmes* quelques semaines avant la rencontre onusienne :

Il est possible d'accueillir une certaine diversité des fonctions, sans conséquences désavantageuses pour les femmes, dans la mesure où cette diversité n'est pas le résultat d'un ordre arbitraire mais découle de l'être masculin et féminin<sup>10</sup>.

Il est significatif que la famille ait été la grande absente de la conférence de Pékin, parce qu'on s'en est tenu à « une conception de relations compétitives d'une part et de refus de la différence d'autre part<sup>11</sup> ». Même constat pour celui de la mère :

Il est éloquent à cet égard de remarquer que le document dit de consensus de Pékin contient 218 fois le mot 'gender' et que le mot 'mère' n'apparaît que 17 fois, et ce dans des contextes où il est associé à des situations difficiles telles que les mères célibataires ou les mères adolescentes et leurs grossesses précoces. La maternité en tant que vocation fondamentale de la femme est absente du document de Pékin<sup>12</sup>.

Le « consensus final », a été certes ratifié par Mary Anne Glandon, cheffe de la délégation du Saint Siège, notant que dans « le cœur » de cette déclaration le souci transversal de la défense de la femme manifeste « une grande proximité avec les enseignements sociaux du catholicisme<sup>13</sup>. » Néanmoins beaucoup de réserves, quarante-trois, ont été rédigées par les différentes délégations, dont celle du Saint Siège, le 15 septembre 1995, écrite en ces termes :

[...] Le Saint Siège comprend le terme 'genre' comme étant fondé sur l'identité sexuelle biologique, masculine ou féminine [...] Le Saint Siège exclut toute interprétation douteuse fondée sur des visions du monde qui affirment que l'identité sexuelle peut être adaptée

---

<sup>8</sup> Cf. Lucienne SALLE, « La conférence de Beijing : pour quel développement, pour quelle égalité ? (4-15 septembre 1995) », *NRT* 118/3 (1996), p. 334. L'auteure était membre de la délégation du Saint Siège. Les principales informations de cette section viennent de cet article.

<sup>9</sup> JEAN PAUL II, Exhortation apostolique post-synodale *Christifideles laici*, 30 décembre 1988.

<sup>10</sup> JEAN PAUL II, *Lettre aux femmes*, 29 juin 1995, 11.

<sup>11</sup> L. SALLE, « La conférence de Beijing : pour quel développement, pour quelle égalité ? », p. 337.

<sup>12</sup> Marguerite A. PETEERS, « Le gender : déconstruction anthropologique et enjeux pour la foi », in CONSEIL PONTIFICAL POUR LES LAÏCS, *Femme et Homme. L'humanum dans sa totalité*, 15, Libreria Vaticana, 2010, p. 307, note 3.

<sup>13</sup> L. SALLE, « La conférence de Beijing : pour quel développement, pour quelle égalité ? », p. 325.

indéfiniment pour convenir à des objectifs nouveaux et différents. Le Saint Siège ne reconnaît pas non plus la vision biologique déterministe selon laquelle tous les rôles et les rapports entre les deux sexes sont définis de façon uniforme et immuable. Le pape Jean Paul II insiste sur la distinction et la complémentarité de l'homme et de la femme [...]

Pour un certain féminisme libéral, la base biologique de la différence homme femme est source de préjugés et de discriminations. C'est pourquoi, afin de favoriser l'insertion de la femme dans la société, il concentre son activisme avant tout sur « la forme relationnelle, sociologique, construite, évolutive de cette différence<sup>14</sup> ». L'Eglise soutient plutôt une perspective non pas évolutive mais intégrale (et par intégration) en défendant l'unité de la personne qui requiert de ne jamais séparer « le corporel, le spirituel et le relationnel<sup>15</sup> ».

## **2. Conseil Pontifical pour la Famille, dangers du *gender* et antidotes : renverser le même en stimulant les déterminations spécifiques de la femme**

De manière transversale, la théorie du genre dans la version libérale du *gender feminism* est qualifiée par trois constantes. L'ontologie – étude de l'être – est déconstruite par le langage des représentations sociales du genre. La pensée y est tout à la fois culturaliste et constructiviste. L'idéalisme porte la dualité qui oppose la nature à la culture, en conduisant à une séparation entre l'esprit et le corps, condition paradoxale d'une nouvelle égalité des sexes de type asexuée. Cette rupture exprime un nouveau rapport de force politique, où ce qui est traditionnel est déconstruit au profit d'une vision libertaire de la personne, sur fond de relativisme démocratique. La culture environnante est traversée par une forme de darwinisme sociologique, qui ne cache pas son évolutionnisme sexuel. Selon lui, les formes les plus fortes des comportements sexuels survivront, sous-entendu, ne défendons pas l'hétérosexualité : « Laissez faire, adviendra ce qui adviendra<sup>16</sup>. »

Puisons à trois articles d'auteurs catholiques, publiés dans le *Lexique des termes ambigus sur la famille, la vie et les questions éthiques* du Conseil Pontifical de la Famille<sup>17</sup>, quelques lignes de force pour comprendre la théorie du genre et ses impasses anthropologiques.

Mgr Oscar Alzamora Revorebo, ancien évêque péruvien et président de la commission ad hoc pour la femme de son pays, souligne dans son article sur les dangers de l'idéologie du genre<sup>18</sup>, à la suite de Dale O'Lary<sup>19</sup>, journaliste présente à la conférence de Pékin, les racines néo-marxistes de la théorie du genre, version *gender feminism*. La visée du genre y est perçue de manière politique parce que la domination du masculin doit être renversée. La référence marxiste est ici explicite : la classe soumise des femmes doit s'affranchir de cette domination, en retrouvant la possession de son propre corps, que les hommes voudraient maîtriser pour

---

<sup>14</sup> *Ibid.*, p. 336.

<sup>15</sup> *Ibid.*, p. 337.

<sup>16</sup> Pour un développement critique de ces idées, voir Tanguy Marie POULIQUEN, *Consentir à la différence sexuelle*, Paris, Parole et Silence, 2015, p. 29-32.

<sup>17</sup> CONSEIL PONTIFICAL POUR LA FAMILLE, *Lexique des termes ambigus sur la famille, la vie et les questions éthiques*, Préface du Cardinal Alfonso Lopez Trujillo, Paris, Téqui, 2005. Chaque auteur y est présenté comme responsable de son texte.

<sup>18</sup> Oscar ALZAMORA REVOREBO, « 'Genre' : dangers et portée de cette idéologie », in CONSEIL PONTIFICAL POUR LA FAMILLE, *Lexique des termes ambigus sur la famille, la vie et les questions éthiques*, p. 559-574.

<sup>19</sup> Dale O'LARY, *One Man, One Woman: A Catholic's Guide to Defending Marriage*, Sophia Institute Press, 2007.

posséder leur fécondité et la réguler entre eux<sup>20</sup>. Afin d'en finir une fois pour toutes avec ce « privilège » masculin, il est suggéré d'établir une société sans distinction de sexes.

Friedrich Engels, théoricien marxiste et proche collaborateur de Karl Marx, également son protecteur financier, projette dans son livre *L'origine de la famille, de la propriété et de l'Etat* (1884) le rapport dialectique hégélien du maître et de l'esclave sur la relation entre l'homme et la femme. Engels fait du mariage et de la famille le premier lieu d'asservissement et d'oppression dont la femme doit se libérer :

Le premier antagonisme de classe dans l'histoire coïncide avec le développement de l'antagonisme entre l'homme et la femme unis dans un mariage monogame et la première oppression d'une classe par une autre classe, avec celle du sexe féminin par le sexe masculin<sup>21</sup>.

Certaines féministes trouvent que Engels ne fait « le travail » qu'à moitié. Selon la féministe Shulamith Firestone, cité par Mgr Revorebo, le processus historique de la disparition des classes trouve son accomplissement dans celui de la disparition des sexes :

Assurer l'élimination des classes sexuelles requiert que la classe soumise [les femmes] fasse la révolution et prenne le contrôle de la reproduction ; la femme doit retrouver la propriété sur son propre corps, ainsi que le contrôle féminin de la fécondité humaine, en dominant tant les nouvelles technologies que toutes les institutions sociales qui touchent à la naissance et au soin des enfants. De même que l'objectif final de la révolution socialiste était non seulement d'en finir avec les privilèges de la classe économique, mais encore avec la distinction qui existait entre les différentes classes économiques, le but définitif [féministe] de la révolution doit être également, à la différence du premier mouvement féministe, non simplement d'en finir avec le privilège masculin mais encore avec la distinction des sexes : les différences génitales entre les êtres humains ne doivent plus avoir d'importance culturellement parlant<sup>22</sup>. [Un présumé porte ces affirmations : la nature dérange.] Ce qui est naturel, continue la féministe, n'est pas nécessairement humain<sup>23</sup>.

Contre une réduction de la personne à sa simple individualité asexuée, hyper genderisée, dénaturée, en raison de la dissociation entre le sexe et le genre ainsi qu'entre la nature (donnée) et la culture (construite), la docteure allemande en psychopédagogie et en théologie Jutta Burggraf<sup>24</sup> réinvestit positivement la compréhension de la différence sexuelle : la personne est masculine ou féminine, « corps et âme, mais vraiment un<sup>25</sup> ». L'homme et la femme, forts du lien substantiel entre leur corps, leur psychisme et leur esprit, s'accomplissent dans la communion par des relations de qualité. La sexualité ouvre positivement à l'altérité. Tout est dans le point de départ donné par la nature. L'homme est de manière constitutive porté vers la femme et réciproquement. Il est porté vers l'autre sexe, d'où la nécessité d'affirmer une subordination réciproque positive de l'homme et de la femme, subordination non d'aliénation, mais mutuelle dans l'amour (cf. Eph 5, 21), en vue du bien de chacun et des deux ensembles. Point de réflexe d'autosuffisance féminine dans cette perspective – la reconnaissance de la femme est liée à la qualité de son lien à l'homme – mais bien inclination

---

<sup>20</sup> L'origine du patriarcat, à la source des revendications de déconstruction du *gender*, vient pour certains de ce que les hommes ont voulu s'approprier la fécondité des femmes, Françoise HERITIER, *Masculin/Féminin II. Dissoudre la hiérarchie*, Paris, Odile Jacob, 2002.

<sup>21</sup> Friedrich ENGELS, *The Origins of the Family, Property and the State*, New York, International Publishers, 1972, p. 65-66.

<sup>22</sup> Shulamith FIRESTONE, *The dialectic of Sex*, New York, Bantam Books, 1970, p. 12.

<sup>23</sup> *Ibid.*, p. 10.

<sup>24</sup> Jutta BURGRAFF, « Genre – gender », in CONSEIL PONTIFICAL POUR LA FAMILLE, *Lexique des termes ambigus sur la famille, la vie et les questions éthiques*, p. 575-583.

<sup>25</sup> CONCILE VATICAN II, Constitution Pastorale *Gaudium et Spes*, 1965, 14.

de l'un vers l'autre sexe, en fait de l'un pour l'autre : « Elle [l'inclination] incite à sortir de soi, à rechercher l'autre et à se réjouir en sa présence<sup>26</sup>. »

Le présupposé religieux et chrétien de telles affirmations est clairement exprimé. La finalité de leur relation est de refléter l'amour divin dont l'homme et la femme sont bénéficiaires. Ce qui laisse droit à l'affirmation de qualités spécifiques à chacun des deux sexes et donc d'évoquer leur bénéfique complémentarité.

Le pape Jean Paul II parle de « génie de la femme<sup>27</sup> », richesse liée à sa constitution physique :

En effet, affirme Jutta Burggraf, il ne semble pas absurde de supposer que la relation intense de la femme à la vie peut générer en elle des dispositions particulières. De même que pendant la grossesse, la femme expérimente une proximité-unité avec un nouvel être humain, de même sa nature favorise la rencontre interpersonnelle avec son entourage. Le 'génie' de la femme peut se traduire par une sensibilité délicate aux besoins des requêtes des autres, par sa capacité à percevoir leurs conflits intérieurs, à les comprendre. On peut l'identifier à une capacité particulière à montrer son amour de façon concrète et à développer l'éthique de l'attention aux autres<sup>28</sup>.

Qu'en est-il de la spécificité masculine ? « Le génie masculin » fort de sa capacité d'observation de la vie concrète lui permettrait une plus grande distance face aux événements, source de constance et de sérénité pour assurer l'avenir, pour devenir un ami digne de confiance, à la condition de se libérer de son égoïsme, en étant conquis par l'amour<sup>29</sup>. Le droit à la différence, l'apport spécifique de chacun en raison de leur enracinement biologique propre, est source de la diversité des fonctions, de la complémentarité, ce qui permet aussi de voir positivement la place privilégiée de la femme avec son foyer et sa famille comme une richesse et non comme une aliénation programmée.

L'arrière fond des configurations naturelles, toujours là, sont vues comme le signe d'une richesse à partager et non d'une domination à présupposer et donc à combattre. La suspicion idéologique patriarcale récurrente peut laisser la place à la confiance relationnelle. C'est que l'enjeu, l'accomplissement de chacun, en vaut la chandelle !

Comment faire cohabiter l'existence sexuée et la construction culturelle du genre, si ce n'est à travers la notion « d'accomplissement des personnes ». C'est ce à quoi s'attache la docteure en philosophie de l'Université Grégorienne Beatriz Vollmer de Coles<sup>30</sup>, à partir de la pensée de Karol Wojtyla, pour qui l'action manifeste la personne, en déployant sa potentialité. Le futur pape fait l'heureuse distinction de deux lieux de l'action :

Nous ne pouvons considérer l'action de l'homme, aussi bien comme ce qui se passe en lui, que comme l'accomplissement d'une potentialité. L'une et l'autre sont une réalisation, l'unité dynamique de la potentialité et de l'acte<sup>31</sup>.

Le donné du sexe, ce qui se passe dans la personne se conjugue avec l'action proprement dite, l'engagement du sujet dans une action qui construit « l'épanouissement de la potentialité ». L'homme et la femme sont tous les deux personnellement tout à la fois sujet

---

<sup>26</sup> J. BURGRAFF, « Genre – gender », p. 580.

<sup>27</sup> Cf. J. BURGRAFF, « Jean Paul II et la vocation de la femme », *Scripta Theologica*, 31 (1999/1), p. 139-155.

<sup>28</sup> J. BURGRAFF, « Genre – gender », p. 581.

<sup>29</sup> *Ibid.*

<sup>30</sup> Beatriz VOLLMER DE COLES, « 'Genre' : nouvelles définitions », in CONSEIL PONTIFICAL POUR LA FAMILLE, *Lexique des termes ambigus sur la famille, la vie et les questions éthiques*, p. 585-594.

<sup>31</sup> Karol WOJTYLA, *The Acting Person*, p. 65. Cité par Beatriz VOLLMER DE COLES, « 'Genre' : nouvelles définitions », p. 590.

d'une action subie (« l'involontaire » de Ricoeur<sup>32</sup>) et d'une action délibérément choisie (« le volontaire » de Ricoeur), sujet de son sexe et acteur de son genre, de son rôle et de sa fonction. Le « ce qui se passe en elle », en sa nature sexuée, associé à « ce qui lui arrive à elle », par la société, se conjugue avec « ce qui arrive par elle », en son acte libre personnel qu'elle (se) construit. L'efficience de l'acte est inséparable du sujet l'accomplissant, l'enjeu des deux par intégration étant tout simplement l'accomplissement de la personne, sa *fruitio*, sa félicité – non le plaisir qui n'engage pas toute la personne en son agir – la joie du bien éthique qui fait du bien parce qu'il rend bon. Il rend la femme plus femme. Oui on devient femme aussi ! L'égalité dynamique à accomplir n'élimine pas la diversité essentielle de l'homme et de la femme, leur différence exprimant davantage leur spécificité – unicité – respective, au plan spirituel aussi, l'image de Dieu étant à la fois masculine et féminine. D'où la conclusion de Baetrix Vollmer de Coles : « L'épanouissement de l'être humain doit être différent selon que l'on est un homme ou une femme<sup>33</sup>. »

La différence de félicité est néanmoins conditionnée par l'attitude, notamment des femmes, à s'accepter elles-mêmes : « Elles doivent d'abord définir ce qu'elles entendent par leur 'moi' naturel<sup>34</sup>. » La philosophe Barbara Gerl-Falkovitz développe, à contre-courant des féministes libérales, cette idée de référence naturelle qui conditionne l'épanouissement féminin :

Depuis les années 1960, il y a une réticence généralisée à accepter quoi que ce soit qui puisse être interprété comme constitutif d'une essence féminine. Pourtant, afin de s'accomplir en tant que femme elles doivent trouver les éléments invariables, constants, qui doivent être perfectionnés<sup>35</sup>.

Il est certain que cette crainte essentielle est liée à la reconnaissance que le donné spécifique féminin soit biologique – biologico surdéterminant – parce que les féministes du genre veulent se défendre contre le « boulet » de devoir porter un enfant, le nourrir, l'éduquer. Il n'est pas possible pour elles de transcender le genre sexuel à partir de la personne comprise comme « corps, pensée, esprit et âme », de l'ouvrir à son identité et donc à sa vocation. Consentir à ce « réel » premier risquerait pour elles de sonner la fin de l'émancipation (libertaire) de la femme. Accueillir positivement le genre, c'est l'ouvrir en fait positivement à toute les influences : « Le genre est donc perméable aux influences sur la personne, aussi bien intérieures qu'extérieures, mais doit se conformer à l'ordre naturel qui est déjà dans le corps<sup>36</sup>. »

### **3. Académie Catholique de France : la complémentarité homme femme pétrie de nature différenciée et de culture ou le même transformé par l'altérité relationnelle**

Des membres de l'Académie Catholique de France dans un texte intitulé *Homme et Femme : condition sexuée et liberté*<sup>37</sup>, publié à l'automne 2014, soulignent la « rupture

---

<sup>32</sup> Cf. Paul RICŒUR, *Le Volontaire et l'Involontaire*, Paris, Aubier, 1949.

<sup>33</sup> Baetrix VOLLMER DE COLES, « 'Genre' : nouvelles définitions », p. 591.

<sup>34</sup> *Ibid.*

<sup>35</sup> *Ibid.*, p. 592.

<sup>36</sup> *Ibid.*, p. 594.

<sup>37</sup> ACADEMIE CATHOLIQUE DE FRANCE, *Homme et Femme : condition sexuée et liberté*, 24 novembre, 2014. Disponible sur [https://academiecatholiquedefrance.fr/wp-content/uploads/2014/11/images\\_declaration-2014-11-25-homme-et-femme.pdf](https://academiecatholiquedefrance.fr/wp-content/uploads/2014/11/images_declaration-2014-11-25-homme-et-femme.pdf). La fin de l'introduction annonce le plan du texte en ces termes : « Dans la première partie de ce document sont décrites plusieurs positions actuellement prises relevant des domaines juridiques et scientifiques, en réalité symptomatiques du discours ambiant sur l'indifférenciation des sexes. Dans la deuxième partie, plusieurs pistes sont proposées permettant de ressaisir, d'un point de vue philosophique d'abord et d'un

culturelle qu'opère la déconstruction des genres par les nouveaux repères qui revendiquent l'affirmation, qualifiée d'idéologique, « d'indifférenciation des sexes ». La visée égalitaire qui porte ce projet de déconstruction met en équation l'égalité des sexes avec leur indétermination. Il n'y a pas deux sexes, masculin et féminin, mais pour ce courant de pensée une variété de sexes dans le sens subjectif d'une « variabilité des sexes ». Ce dégradé « coloré » des sexes implique que l'identité sexuelle soit « flexible et malléable ». *L'Intersexual Society of North America* proche du courant LGBT déclare en ce sens :

Nous pouvons assimiler le spectre des sexes au spectre des couleurs... Dans la nature, il y a différentes longueurs d'onde qui expriment différentes couleurs que la plupart d'entre nous désignent par bleu, rouge, orange, jaune. Mais on décide de distinguer, par exemple entre l'orange et le rouge-orangé, seulement quand c'est nécessaire... De la même façon, la nature se présente à nous avec un spectre d'anatomie sexuelle<sup>38</sup>.

C'est ce « large spectre » – de la manière si variable de percevoir l'identité sexuée – que des manuels scolaires de Première ES et L depuis 2011, dont ceux de Hachette, se sont faits les hérauts en soulignant combien la détermination subjective de la sexualité est soumise aux normes culturelles et aux attentes sociales, si changeantes ! Est ainsi nié la dimension explicitement objective, stable, de l'identité sexuelle :

Le sexe biologique nous identifie mâle ou femelle, mais ce n'est pas pour autant que nous pouvons nous qualifier de masculin ou de féminin<sup>39</sup>.

Derrière la réduction de la sexualité à sa dimension subjective opère un Cheval de Troie à visée anthropologique : remettre fondamentalement en question le sens du mariage hétérosexuel et de la famille :

L'idéologie qui est à l'œuvre, ne cherche pas à harmoniser la vie des personnes, mais à reconstruire un nouveau monde où la filiation serait seulement choisie et où l'universel de la différence homme-femme n'aurait plus aucun effet juridique<sup>40</sup>.

L'humain y est d'abord considéré comme un individu. Le sens de la sexualité n'est plus compris à partir de la relation entre l'homme et la femme mais de la seule liberté individuelle :

“Déconstruire le genre, ce n'est pas dé-sexuer, ni dé-générer les êtres humains, c'est tout simplement admettre qu'il n'y a pas que deux sexes, ni deux genres, mais une multitude”. Le but sociétal d'une telle entreprise est clairement affiché : “Il s'agit donc de déconstruire la complémentarité des sexes pour transformer en profondeur la société<sup>41</sup>.”

Dans cette perspective, la liberté individuelle est la mesure tant de ce qui est déconstruit que ce qui est reconstruit. C'est moins la personne que l'individu qui est défendu, par son autoréférencement excessif, individu sans liens, indépendant, monade. L'individu déconstruit existe pour être libre de toute (re)construction, libre des autres et non libre par

---

point de vue théologique ensuite, le lien entre sexualité, personnes et Alliance. La troisième partie forme une réponse possible aux enjeux pédagogiques corollaires, en insistant sur l'éducation affective et sexuelle, devenue prioritaire dans une société désorientée ». La première partie s'intitule « Les discours de l'indifférenciation » (approche juridique et biologique) ; la seconde « Comment penser l'identité sexuelle ? » (approche philosophique et théologique) ; la troisième « Quelle éducation sexuelle ? » (approche pédagogique). Dans la deuxième partie, plusieurs pistes sont proposées permettant de ressaisir, d'un point de vue philosophique d'abord et d'un point de vue théologique ensuite, le lien entre sexualité, personnes et Alliance.

<sup>38</sup> Cf. [https://isna.org/faq/what\\_is\\_intersex](https://isna.org/faq/what_is_intersex)

<sup>39</sup> ACADEMIE CATHOLIQUE DE FRANCE, *Homme et Femme : condition sexuée et liberté*, p. 5.

<sup>40</sup> *Ibid.*

<sup>41</sup> Propos de Réjane Sénac repris dans le rapport « Lutter contre l'homophobie dès l'école primaire » remis aux enseignants par le syndicat SNUIPP, le plus puissant, à l'été 2013. *Ibid.* p. 6.

eux, encore moins pour eux. Sa liberté est plutôt une liberté indépendante, adolescente qui scrute tous les possibles, libre de toute influence de « pouvoir » :

On glisse aussitôt “d’institué” à “construit”, de “construit” à “culturel”, de “culturel” à “conventionnel”, de “conventionnel” à “arbitraire”. Derrière l’arbitraire, on entend débusquer enfin un pouvoir à l’œuvre<sup>42</sup>.

Libéralisme anthropologique oblige, l’individu n’y est pas compris comme libre parce qu’il est relié : il est libre par l’absence de pouvoir à son égard. S’opère de cette manière une suspicion permanente sur la bonté de ce qui est donné *ab initio*. Le modèle sous-jacent est mécaniste : tout peut être démonté et remonté comme l’individu l’entendrait, sauf objection, que les pièces ont une fonction et ne s’accordent que reliées à une structure donnée naturellement !

Comment se déterminer, se construire positivement si ce n’est à partir de ce qui est matière à détermination. Cette structure de départ est la nature humaine mais aussi la culture. Être vide de toute détermination pour être libre n’est pas réaliste, comme le rêverait la colombe de Kant qui voulait voler sans la résistance de l’air. Se déterminer implique d’engager des puissances, de les orienter, à partir d’un terreau sur lequel faire pousser une détermination et non un vide. Le déterminant n’est pas le conditionnant ! L’être humain n’est singulier que s’il devient particulier, enraciné quelque part, tant dans une terre de nature que de culture. On ne va quelque part que si on part de quelque part, ce qui implique de consentir aux limites, aux données de l’existence réelle, toujours situées :

On ne saurait dissocier totalement la culture de la nature. Prétendre que seule la culture importe, que la nature n’existe pas et que nous pouvons ‘re-naturer’ l’homme, en faire ce que nous voulons, c’est une forme contemporaine de totalitarisme de la pensée. Prétendre, à l’inverse, que seule la nature compte, jusqu’à promouvoir une forme, hautement discutable, de fixisme génétique serait tout aussi absurde ; comme le temps est fléché, l’homme a vocation à tenter d’améliorer sans trêve sa condition. L’essentiel est de reconnaître les limites de notre puissance prométhéenne<sup>43</sup>.

Exit aussi les culturalisme et naturalisme de mauvais aloi. Le présupposé individualiste de la théorie du genre oriente le sens à donner à l’égalité. L’égalité de droit revendiquée, pour ceux qui exercent librement et de façon variable leur sexualité, est indifférenciée, car sans identité précise ! Cette égalité juridique asexuée, individuelle, se substitue à l’égale dignité de chacun nécessairement porté par la différence.

Cette égalité [asexuée] des droits est l’exact contraire de la complémentarité homme/femme, inscrite dans notre nature sexuée<sup>44</sup>.

Herbert Marcuse, sociologue marxiste et membre de l’Ecole de Francfort, figure de proue de la révolution sexuelle, était l’apôtre de cette déconstruction fondamentale.

La transformation, pour lui, de l’étendue des relations libidineuses conduirait à la désintégration des institutions, et particulièrement de la famille monogamique patriarcale<sup>45</sup>.

L’affranchissement revendiqué par les adeptes de la déconstruction du genre est en fine celui du corps. S’aimer soi-même implique pourtant d’aimer aussi son corps. Qu’en est-il de l’accueil de ce corps en tant que « j’ai » un corps mais aussi que « je suis » mon corps ? Un corps nécessairement sexué pour chacune des 70 000 milliards de cellules qui le composent ! Un corps donné signe pour l’anthropologie biblique de l’alliance féconde entre une homme et

---

<sup>42</sup> *Ibid.*

<sup>43</sup> *Ibid.*, p. 7.

<sup>44</sup> *Ibid.*

<sup>45</sup> Herbert MARCUS, *Eros et civilisation*, Paris, Éd. de Minuit, 1963, p. 176.

une femme (des chromosomes venant à part égal d'un homme et d'une femme, 23-23), un corps qui relie et non délie ! Un corps sexué, différencié, garant de l'ouverture à l'altérité, un corps en sorti d'androgynéité, par accueil du mystère de l'autre, un corps fait pour la rencontre, pour la complémentarité et non la seule reconnaissance individuelle :

Ainsi [en Gn 2, 23], la première parole que nous entendons de l'homme concerne la femme. Davantage : l'homme qualifie la femme sans pouvoir la nommer comme distincte de lui (les deux sont reliés); c'est précisément celle qui lui échappe qui pourra lui être assortie, à tel point que c'est en articulant le nom de la femme (*isha*) que l'homme, pour la première fois, fait entendre son nom propre (*ish*) ! La racine commune des deux termes en hébreu exprime parfaitement cette communion dans la distance<sup>46</sup>.

Communion dans la distance, par la différence rencontrée, éprouvée dans le corps et le cœur, communion différenciée sans fusion, ni confusion, ni séparation, ni individualisme. Alliance qui s'accomplit paisiblement à la suite de Saint Paul dans le Christ – à l'opposé de la dialectique mortifère d'Engels entre l'homme et la femme légitimant pour lui la disparition des sexes. Le Dieu fait homme révèle à l'homme et à la femme que la vraie liberté se trouve dans le don gratuit fait à autrui, don réciproque, soumission dans l'amour de l'un à l'autre, dans l'engagement pour l'autre – par la bonne nouvelle du mariage, pour refléter le Un divin. Le pour l'autre, axe de la vraie liberté, se déploie dans la procréation – le créer pour – l'enfant étant le don du don des époux – et non dans la reproduction technique – la procréation médicale assistée – ni par la fornication, encore moins par la polygamie successive tant d'actualité.

#### **4. Congrégation pour l'éducation catholique : le « dialogue » pour questionner le genre ou le soi-même pas seulement autrement mais avec l'autre et pour lui**

La question du genre soulève selon la Congrégation pour l'éducation catholique<sup>47</sup> une « urgence éducative » au regard des anthropologies prétendument neutres défendues, comme le promeuvent certaines conceptions du genre. La réduction de la personne à ses conditionnements historico-culturels a pour conséquence de déstructurer la famille et de « laisser l'identité humaine à des options individualistes qui peuvent évoluer dans le temps<sup>48</sup> ». Cet individualisme liquide s'oppose à l'éducation à l'amour qui considère la sexualité comme fondamentale pour la personnalité :

C'est du sexe, en effet, que la personne humaine reçoit les caractères qui, sur le plan biologique, psychologique et spirituel, la font homme et femme, conditionnant par-là grandement son acheminement vers la maturité et son insertion dans la société<sup>49</sup>.

La prise en compte de la totalité sexuée de la personne est requise pour opérer l'intégration féconde des forces biologiques, psycho-affectives et spirituelles qui la traversent. La vocation intégrale de la personne sexuée finalise le processus éducatif, non sans défendre une unification progressive du sujet unique et sexué. Seul l'homme unifié est vraiment unifiant ! Même perspective pour la femme ! Sans confondre les recherches positives des sciences humaines sur le genre avec l'idéologie du genre et le féminisme libéral du genre évoqué, la Congrégation pour l'éducation catholique, propose un chemin de dialogue porté

---

<sup>46</sup> ACADEMIE CATHOLIQUE DE FRANCE, *Homme et Femme : condition sexuée et liberté*, p. 8. Enlever les lettres choisies pour nommer Dieu dans les termes *ish* et *isha*, et il reste *hesh*, le feu ! Sans Dieu les hommes et les femmes finissent par se manger l'un l'autre.

<sup>47</sup> CONGREGATION POUR L'EDUCATION CATHOLIQUE, *Il les créa homme et femme. Pour un chemin de dialogue sur la question du genre dans l'éducation*, Paris, Éd. du Cerf, 2019.

<sup>48</sup> PAPE FRANÇOIS, Exhortation apostolique post-synodale *Amoris Laetitia*, 2016, 56.

<sup>49</sup> CONGREGATION POUR LA DOCTRINE DE LA FOI, *Persona humana*, 1975, 1.

par trois attitudes : écouter, raisonner, proposer. Ces trois verbes permettent le vrai dialogue et la « rencontre avec les exigences des personnes et des communautés<sup>50</sup> ». Elles structurent le plan de son petit opuscule ainsi que notre propos.

« Ecouter », pour accueillir en fait le problème et sa solution<sup>51</sup>. Le regard historique sur la question du genre dans sa visée dissociative, du genre et du sexe, laisse émerger la vision d'un individu qui se délie de tout don originaire pour se comprendre soumis aux conditionnements extérieurs. La seule affection régulerait les relations interpersonnelles selon une visée contractuelle et volontariste qui ne tient pas compte d'un donné fondamental de départ : « La réciprocité et la complémentarité homme-femme ainsi que la finalité procréative de la sexualité<sup>52</sup>. » La séparation entre le sexe et le genre fait émerger un « individu radicalement autonome<sup>53</sup> ». Il est mû par une subjectivité exacerbée ouverte à des liens nouveaux, flexibles, sans nécessaires projets, le polyamour, les parentés..., fruits de l'expression circonstanciée d'une « absolue liberté d'autodétermination<sup>54</sup> ». De manière critique, la dénaturalisation de l'être humain développe une anthropologie liquide centrée sur l'émotivité, la volonté individuelle, le ressenti, et non pas sur la vérité de l'être. Elle est marquée par un dualisme qui réduit le corps à une étendue inerte malléable à souhait et à un relativisme pratique : « Le genre finit par être plus important que le sexe<sup>55</sup>. » La lutte sociale pour la non-discrimination, portée par l'indifférence entre elles des identités est qualifiée d'idéologique en raison de la négation « de la différence et de la réciprocité naturelles entre homme et femme<sup>56</sup> ». L'affectivité, influencée par l'utopie du neutre, y est déliée de la différence biologique alors que la nature humaine, qui ne se confond pas avec l'ordre biologique, vise à reconnaître l'action du Créateur au cœur de sa créature. Au cœur de leur identité sexuée, l'homme et la femme reçoivent une mission.

Positivement, les études du genre ont permis des points de rencontre<sup>57</sup> avec la mission éducative catholique : la reconnaissance des discriminations injustes, des retards d'accès à des fonctions, des manquements, des rigidités, des fixités en opposition avec la proclamation de l'égalité de dignité de l'homme et de la femme. Le respect dû à chaque personne se doit de l'être à partir des conditions particulières d'existences dont le handicap, la race (plutôt l'ethnie) pour éviter l'irrespect à multifacette : les brimades, les violences, les insultes, les discriminations... Les études du genre ont favorisé également la compréhension des « valeurs féminines » avec au centre « la capacité de l'autre ». Cette aptitude favorise le respect des choses concrètes, évite les abstractions mortifères, favorise les relations au quotidien. La femme a aussi une « compréhension unique [et vitale] de la réalité » qui lui permet de résister à l'adversité, de vivre dans des situations extrêmes, de garder l'espérance sur l'avenir.

« Raisonner » : les facultés rationnelles permettent de lire le réel à partir du corps. Le corps est central à l'identité de la personne : il est « subjectivité qui communique l'identité de l'être<sup>58</sup> ». La différence sexuelle entre l'homme et la femme, en leur corps, est constitutive de leur identité. Elle leur est essentielle, laissant entendre l'existence d'une essence de la femme et de l'homme : le texte parle de l'essence en soulignant qu'il est « l'élément transcendant qui

---

<sup>50</sup> CONGREGATION POUR L'EDUCATION CATHOLIQUE, *Il les créa homme et femme*, p. 11.

<sup>51</sup> Une écoute pleine d'empathie compassionnelle mais qui refuse les fausses empathies, l'empathie « froide » qui ne se laisse pas toucher, « fusionnelle » qui refuse la saine distance, « manipulatrice » qui se sert de la faiblesse de l'autre pour l'amener à ses propres fins.

<sup>52</sup> CONGREGATION POUR L'EDUCATION CATHOLIQUE, *Il les créa homme et femme*, p. 16.

<sup>53</sup> *Ibid.*, p. 17.

<sup>54</sup> *Ibid.*, p. 18-19.

<sup>55</sup> *Ibid.*, p. 24.

<sup>56</sup> *Ibid.*

<sup>57</sup> Cf. *Ibid.*, p. 19-23.

<sup>58</sup> Cf. JEAN PAUL II, Encyclique *Veritatis splendor*, 1993, 48.

recompose et harmonise la différence entre féminin et masculin dans l'unicité de la personne<sup>59</sup> », nécessairement masculine ou féminine. L'identité de la personne se comprend en polarité, dyadique, homme femme, tridique avec Dieu en plus, interpersonnelle dans un je-tu-nous dynamique. La construction de la personne se fait donc dans une synergie relationnelle opérée par la différenciation sexuelle. L'affirmation d'un genre neutre dans cette perspective personnalisante et spécifique n'a plus de sens, elle est vue comme « utopique ». La complémentarité homme femme est aussi physiologiquement nécessaire en vue de la procréation que ne remplacent par les technologies de reproduction qui portent atteinte à la vie.

« Proposer » pour apprendre à s'accueillir en son corps sexué. Une clarification anthropologique s'impose dès le départ : l'homme n'est pas malléable à souhait : « Il possède une nature qu'il doit respecter et qu'il ne peut manipuler à volonté<sup>60</sup>. » L'acceptation de cette nature conditionne la pleine réalité de sa vocation au don. L'altérité des différences sexuelles, masculine et féminine, se complètent, par la rencontre de l'autre que soi. Mission reçue d'en haut, de Dieu, « *homme et femme il les créa* » (Gn 1, 27), en vue d'une œuvre d'humanisation, en bas, ensemble à accomplir :

Dans la masculinité et dans la féminité [du corps], Dieu a assigné comme tâche, dans un certain sens, son humanité, la dignité de la personne et également le signe transparent de la 'communion' interpersonnelle dans laquelle l'homme [l'humain] se réalise lui-même à travers le don authentique de soi<sup>61</sup>.

L'homme est une « totalité unifiée » faite pour la relation différenciée sous la forme d'une donation réciproque. Cette mission lui est donnée ab initio. Il est appelé par les inclinations de sa nature, à vivre la communion, avec Dieu et avec les autres personnes les accueillant dans leur réelle altérité, en s'adaptant au réel de leur histoire : « C'est seulement la rencontre avec le 'tu' et avec le 'nous' qui ouvre le 'je' à lui-même<sup>62</sup>. » « Je » différencié ! Signe visible d'une réalité invisible, un achèvement, à découvrir, la différence sexuelle n'est pas seulement biologique, elle a une racine métaphysique : « Homme et femme, en effet, sont les deux modalités selon lesquelles s'exprime et se réalise la réalité ontologique de la personne<sup>63</sup>. » Refuser cette dualité positive conduit à dessiner une personne abstraite qui choisit sa nature au lieu de la recevoir et qui refuse d'aimer son corps. Le respect du corps, de son corps, de celui de l'autre, trace la voie éducative de part en part. Apprendre à lui donner sa pleine signification, en l'acceptant, en l'aimant :

La valorisation de son propre corps dans sa féminité ou dans sa masculinité est aussi nécessaire pour pouvoir se reconnaître soi-même dans la rencontre avec celui qui est différent [...] et s'enrichir réciproquement<sup>64</sup>.

Dialoguer, le verbe renvoie à la conclusion du texte et donc à son objectif. La signification de la sexualité et de la génitalité a une valeur écologique intégrale parce dialogale. Pouvoir se relier au dessein de la création, dialoguer avec lui, en se reliant tant au Créateur qu'aux créatures, et de manière éminente, aux hommes et aux femmes qui nous sont confiés. Le respect et la reconnaissance du corps, au sien, à celui de l'autre, apparaît comme la porte d'entrée d'une humanisation de surcroît. Elle est le fruit d'un cheminement, de l'accompagnement d'un processus d'intégration du sujet – et non de fragmentation comme le propose la version idéologique du genre – fruit d'un accompagnement dont la Congrégation

<sup>59</sup> CONGREGATION POUR L'EDUCATION CATHOLIQUE, *Il les créa homme et femme*, p. 33.

<sup>60</sup> BENOIT XVI, *Discours au Reichstag*, Berlin, 22 septembre 2011.

<sup>61</sup> JEAN PAUL II, « Pédagogie du corps, ordre moral, manifestations affectives », Audience générale, 8 avril 1981.

<sup>62</sup> BENOIT XVI, *Discours à l'assemblée générale de la Conférence Episcopale Italienne*, 27 mai 2010.

<sup>63</sup> CONGREGATION POUR L'EDUCATION CATHOLIQUE, *Il les créa homme et femme*, p. 43.

<sup>64</sup> PAPE FRANÇOIS, Encyclique *Laudato si'*, 2015, 155.

donne le cap à la suite de saint Jean Bosco : « Que les jeunes ne soient pas seulement aimés, mais sachent aussi qu'ils sont aimés<sup>65</sup>. » L'amour, comme ouverture à l'altérité et au don de soi, est in fine la mesure du sens à donner au corps sexué. Un hymne à la reconnaissance relationnelle et complémentaire de l'homme et de la femme, jamais l'un sans l'autre. L'un par l'autre, l'un pour l'autre, l'homme et la femme ont une tâche d'humanisation ensemble à accomplir.

### **Conclusion : la femme comme nécessaire altérité relationnelle vivante ou l'antidote spécifique à la tentation uniformisante du même**

Listons pour conclure les invitations à la reconnaissance spécifique de la femme. Renonçons à la tentation du même du *gender*, pour promouvoir plutôt la reconnaissance d'une altérité vivante irréductible nécessairement en relation. Reconnaissance de l'homme et de la femme certes marquée par la dialectique, elle est historique, progressive, mais surtout finalisée : par une reconnaissance réciproque qui fait naître la promesse de vie, divine, reflet de l'alliance de Dieu pour son peuple<sup>66</sup>. Reconnaissance par complémentarité et altérité clairement assumées. Dialectique de la reconnaissance homme femme, victorieuse de la dialectique mortifère du maître et de l'esclave<sup>67</sup>. Reconnaissance liée à la positivité de l'identité sexuée. Une reconnaissance non sujette fondamentalement au rapport de force ou à l'élimination des sexes, mais reconnaissance venant de la nature, vivante, qui porte vers l'autre sexe, qui accepte la subordination réciproque positive, se réjouit en sa présence, de ses qualités spécifiques, qui consent à la complémentarité, cherche l'accomplissement de ses potentialités, stimule l'accueil de sa nature différente, de son essence qui adhère au réel et ne fuit pas dans l'émotionnalisme et l'imaginaire. Reconnaissance non pas de la « variabilité des sexes », mais reconnaissance d'une détermination naturelle mais aussi culturelle (et donc évolutive), en vue d'une reconnaissance paisible de la beauté de l'autre dans le Christ qui révèle la plénitude de l'homme et de la femme à eux-mêmes. Relation régénérée par le don gratuit réciproque et la soumission dans l'amour de l'un à l'autre (cf. Eph 5, 21). Reconnaissance nécessaire de la différence sexuelle source première de la reconnaissance d'une humanisation à accomplir, d'une vérité de l'être de l'homme et de la femme, de leur mission respective, pour la femme de sa capacité de l'autre, de sa compréhension vitale concrète de la réalité.

Reconnaissance identitaire de l'essence qui recompose et harmonise l'unicité et met en relation de polarité. Tension positive en vue de la tâche à accomplir. Reconnaissance de la racine métaphysique de la différence sexuelle. Reconnaître en aimant. Reconnaître par la relation d'amour, par le regard d'amour de Dieu sur la femme et non pas s'enfermer dans l'inférieur besoin de reconnaissance psychologique qui cherche à s'affranchir par l'indépendance en éliminant l'autre ou en le réduisant au même ! La solitude originaire est transmuée en unité différenciée féconde. Appartenance réciproque définitive, promesse d'alliance à parité, côte à côte, l'un à côté de l'autre, jamais l'un sans l'autre. L'autre toujours autrement. Attention néanmoins à ce que l'autre ne soit pas voulu comme un remède – comme si on lui aurait pris quelque chose qu'il faudrait retrouver – pour combler un vide. Pas

---

<sup>65</sup> Cf. CONGREGATION POUR L'EDUCATION CATHOLIQUE, *Il les créa homme et femme*, p. 64.

<sup>66</sup> Cf. Joseph RATZINGER, *La collaboration de l'homme et de la femme*, La Documentation catholique, n° 2320, 2004, p. 775-784.

<sup>67</sup> Cf. La dialectique Homme Femme de Gaston Fessard dans Albert CHAPPELLE, *Anthropologie*, Lessius, coll. « IET » 20, p. 186-199. Michel SALES, *Gaston Fessard 1897-1978, Genèse d'une pensée*, Namur, Culture et Vérité, coll. « Présence » 14, 1996.

la recherche de satisfaction d'un besoin mais reconnaissance par un regard émerveillé sur la femme considérée comme le bien parfait, l'achèvement de l'œuvre divine, à protéger, à aimer. Pas seulement défendre la parité homme femme, mais reconnaître la femme comme un don de Dieu, don rempli de pureté, source de nudité confiante, de pudeur, gages de toute reconnaissance qui s'exprimera paisiblement dans une fraternité et soroéité diffuses, au fondement d'un esprit familial source non de dialectique permanente mais d'intégration unifiante à un même mystère de Vie.

La citation *Pianoforte de Chopin* du poète Norwid tant aimé par Jean Paul II permet de cristalliser la relation entre l'homme et la femme : « Je ne [t']utiliserai pas, je ne [te] détruirai pas, je ne [te] diminuerai pas, [toujours] je [te] mettrai en évidence<sup>68</sup>. » L'homme et la femme sont « gardés l'un par l'autre », en fait ils sont « confiés » l'un à l'autre pour ouvrir devant eux la beauté suprême de l'Amour : Dieu toujours plus proche certes, mais davantage encore, toujours plus différents d'eux. En Lui, Amour vraiment différencié, parce que divinement relationnel, leur amour peut toujours devenir davantage un don gratuit et fécond, dans l'entre deux des deux. Refuser la tentation du même est un devoir, car chacun est unique et en relation. Le regard aimant d'autrui, celui paradigmatique de l'homme sur la femme et réciproquement, rend unique. Et personne n'est unique sans être uni, finalement relié l'un à l'autre. Relation à vivre dans un climat marital, en accueillant la présence de l'autre dans la Présence de Dieu, au présent comme un présent.

---

<sup>68</sup> Jean-Paul II s'exprime à la suite de la citation du *Pianoforte de Chopin* de Norwid en ces termes : « Je n'utiliserai pas... je ne détruirai pas... je ne diminuerai pas... je mettrai en évidence. *Totus Tuus*'. Oui. Il faut être totalement don, don désintéressé, pour reconnaître en toute personne ce don qu'elle est. Pour remercier le Donateur du don de cette personne », p. 200. JEAN PAUL II, « Le don désintéressé. Méditation », *NRT* 134/2 (2012), p. 188-200.